

# Résistance

Résistance  
Relation médecin-patient, relation thérapeutique  
Médecin généraliste, médecin de famille  
Essence du soin

Le texte repris ci-dessous sert de prologue à un livre de l'auteur, à paraître, dénommé *Éthique d'un médecin de famille*<sup>1</sup>.

**Marc Jamouille**

Médecin de famille

■ La médecine de famille est une discipline étrange, dont le contenu exact ne figure nulle part. De pays en pays, le médecin de famille fait plus avec moins, est souvent mal payé par les gens ou par l'État, et est toujours honoré et respecté. D'aucuns utilisent l'appellation médecin généraliste. On utilise là l'adjectif général, c'est dire tout ce que cet homme peut faire dans l'immense champ du savoir de la médecine. On dit de lui qu'il fait tout et s'occupe de tout. Mais dire « médecin de famille », c'est pointer qu'il fait partie du groupe humain, la famille, composée de personnes dont il est l'accompagnant. Médecin généraliste, médecin de famille, un double titre : le faire et l'être, lourde tâche.

Réputé parent pauvre de la médecine technologique, il subsiste par la volonté des patients qui, à travers tout et dans tous les pays, lui donnent une place dans leur vie intime, lui confient leurs secrets et lui demandent de les accompagner et de les défendre.

Le médecin a pris droit sur le corps au quinzième siècle. Au dix-neuvième siècle, il a eu droit au corps des femmes et à l'esprit. Au vingtième à celui des hommes et au sexe. Au vingt et unième, il se prévaut sans rire de prédire demain. Il a droit à tous les pans de notre vie, du berceau à la mort. Le médecin de famille a droit au corps, à l'esprit, à la vie sociale et d'aucuns voudraient lui donner une place spirituelle. Dans nos sociétés bureaucratisées, tout ce qui n'est pas explicitement prévu par les lois et règlements est soluble dans la médecine. Le médecin de famille fait donc face à des besoins de certifications de plus en plus pressants et diversifiés. Il est l'incontournable de la désorganisation sociétale.

Tout cela fait bien lourd pour un seul homme qui n'a eu dans sa formation, en général, que quelques cours de philosophie, qui n'a que peu entendu parler de sociologie ou d'anthropologie et a été

formé à l'éthique au travers de quelques séminaires. Pourtant, dans tous les pays, le médecin fait partie de l'élite. Il mange à sa faim. Il n'a pas froid. Il sait ou est réputé savoir. Il est respecté. Il dit le comment. Il dit le normal. C'est l'absence de regard sur soi-même, le peu de conscience sociologique qui souvent lui fait confondre sa morale personnelle et sa morale professionnelle.

Comment expliquer que, dans tous les pays du monde, les personnes dépendantes de drogues ont été abandonnées par les systèmes de santé? Comment expliquer que, dans les années quatre-vingt-dix, d'innombrables jeunes sont morts sans soins de l'épidémie d'héroïne alors que le traitement existait depuis quarante ans? Comment expliquer que, dans les mêmes années quatre-vingt-dix, un grand hôpital universitaire fermait à clefs les portes de ses toilettes pour empêcher les « drogués » d'aller s'y piquer au lieu d'organiser leurs soins? Comment expliquer qu'on a laissé prescrire une drogue aussi mortelle que le flunitrazépam (Rohypnol®) alors qu'on connaissait sa dangerosité? Comment expliquer que les médecins, généralistes et spécialistes confondus, se laissent subjugué et déformer par cette industrie pharmaceutique condamnée pour crime dans de nombreux pays?

Bien sûr, les médecins sont des humains. On ne peut attendre d'eux qu'ils soient les superhéros de la foule. Après tout, ils ont les mêmes qualités et défauts que ceux qu'ils soignent et ils mourront avec eux. Le choix d'accompagner l'homme souffrant est toutefois un choix de vie précis, qui implique devoirs et obligations, et conduite attentive. Depuis que j'exerce, j'ai appris à voir, lentement mais sûrement. J'ai appris à comprendre pourquoi je ne faisais pas ce que j'avais dit que j'allais faire, base de l'assurance de qualité. J'ai toujours pensé que mon métier était particulièrement dangereux, sinon physiquement, du moins mentalement et sociologiquement. La dynamique « savoir pouvoir », interrogation typique des années soixante-dix, portée par Jean Carpentier<sup>2</sup>, m'a fortement marqué et ce que je pouvais, ce que nous pouvions faire au nom de notre savoir m'a interpellé. Dans l'assurance de qualité, poser un objectif, en établir l'application, l'évaluer et repenser l'objectif forme un cercle dit vertueux. On dit ce qu'on va faire et on vérifie ensuite si on a vraiment fait ce qu'on avait dit qu'on allait faire.

■ ■ ■

Le choix d'accompagner l'homme souffrant est toutefois un choix de vie précis, qui implique devoirs et obligations, et conduite attentive.

